

## CHAUSSER LES GANTS POUR S'EN SORTIR

Qui accepterait de choisir la frappe directe et chercherait le knock-out pour gagner sa vie? Qui d'entre nous remettrait en jeu son statut professionnel à la seule force des poings? Par ces questions un peu brutales, je voudrais examiner les raisons et les motifs qui font que l'on entre et que l'on s'accroche au métier de boxeur, en explorant le rôle que jouent les histoires légendaires qui s'éparpillent tout au long des biographies et qui déchaînent les passions, les rancœurs et les rapports de race. En doublure de la sociologie des métiers qui analyse les relations entre l'entraîneur, le manager et le boxeur, nous examinerons le personnage type que ce sport met en exergue et qui sert d'échangeur: par emprunt du nom, par l'affichage de ses origines, par la confirmation d'une terrible réputation chargée de transformer le stigmaté vers une égalité enfin reconnue, l'égalité du ring.

Avant tout, la boxe est un espace frontière, articulant les mouvements migratoires et la tentative de métamorphoser la pauvreté en qualité positive, dont la logique historique me semble imparable. Profondément urbaine, la boxe est un espace conducteur entre les ex-colonies, les pays en voie de développement et la vieille Europe, échappant à toute volonté strictement politique. Pas de boxe sans stigmaté et sans tentatives de retournement de celui-ci<sup>1</sup>. Mais cette bulle de

1. Stigmaté essentiellement racial et visible, associé à un stigmaté mis en scène et affiché comme le dénuement économique, l'origine

temps ne serait rien, sans la force d'affichage, le scénario et les rôles construits par les biographies des boxeurs<sup>2</sup>. Pas d'histoire sans affiche et sans prendre ses marques dans celle-ci, nous rappelle Goffman.

## Espace de transit multiracial

C'est lorsque les chances de mobilité sociale sont nulles que le combat à poings nus peut exister. Le recrutement mondial des boxeurs s'effectue dans les bas-fonds de l'économie du social et du racial, en intime relation avec l'histoire sociale des migrations. En France, traditionnellement, les mines du Nord ont produit des vagues de champions (Carpentier, Valsac), mais elles se sont heurtées à une forte immigration polonaise qui possédait le ring pour elle, dominant l'ensemble des titres et des combats. En trente ans, la France a envoyé onze natifs de terres étrangères (sur seize boxeurs) entre quatre cordes pour tenter de conquérir un titre mondial<sup>3</sup>. Heureusement pour ce sport, le code de la nationalité n'était pas encore à l'ordre du jour, sinon ç'aurait été le néant. Sur soixante ans, l'ensemble des colonies françaises, le Sénégal français, les Antilles, le Congo, puis les Nord-Africains reprendront tour à tour la ceinture des championnats de France; du

---

pauvre, un drame social extraordinaire, un passé douteux. E. Goffman, *Stigmaté*, Minuit, 1974.

2. E. Goffman, *Mise en scène de la vie quotidienne*, t. 1, Minuit, 1979.

3. Français, ils l'étaient surtout quand ils gagnaient, comme Alphonse Halimi, natif de Constantine; Saïd Skouma né au Maroc tout comme Max Cohen et Lucien Rodriguez. Gratién Tonna est né à Tunis d'un père maltais et d'une mère sicilienne et Louis Acariès en Algérie. Joe Kimpuani n'est pas de Dunkerque mais du Zaïre, comme Jean-Marie Emébé est du Cameroun. Si Antoine Montero ne cache pas ses origines espagnoles, Gilles Elbilia revendique davantage sa judéité. Reste Jean Josselin le Franc-Comtois, Roger Ménétrety le Savoyard, René Roque le Cévenol, Pierre Langlois et Jean-Claude Bouttier les Normands.

Gitan au Juif pied-noir, du Juif français au pauvre Espagnol, de l'Argentin désargenté à l'Italien en déroute.

*Au plus profond des mines*

S'en sortir est le maître mot des combattants du ring, l'alternative offerte se résumant à être truand, flic ou manœuvre. Gagner un premier combat, c'est gagner contre la déchéance, c'est s'introduire dans un espace de projection publicisé. L'image du héros ou du semi-héros, sorti de la pauvreté, accompagne la vie de la quasi-totalité des boxeurs, ces hommes socialement démunis qui s'arrachent à leur destin collectif en se forgeant une histoire propre. Réussir à la force des poings est le dernier ressort des communautés pauvres et stigmatisées si bien raconté par les sociologues italiens que sont Luchino Visconti pour son film « Rocco et ses frères » (1960), et Ettore Scola pour « Affreux, sales, et méchants ». Ils nous montrent avec talent les affrontements physiques qui soudent les communautés et qui, tout en même temps, poussent les individus à se dégager ou à modifier leur filiation avec une caste, une classe, principalement lorsque la stigmatisation est à son comble.

Mais comment se désaffilier d'un groupe social sans cesse condamné? Comment trahir son destin tout en s'appuyant sur sa communauté d'origine? La volonté de s'en sortir – sans trahir totalement – est l'objet d'une attention permanente et délicate. Là où les liens sociaux sont intenses, les risques de dérapage sont forts, et la question reste : Comment utiliser la combativité comme transformateur des sentiments d'appartenance<sup>4</sup>? « *Tous mes amis sont morts de silicose. Grâce à la boxe, je ne suis pas redescendu dans la mine, et je suis toujours là en vie* », confie Valsac à une oreille attentive. Le dimanche dans les villages du Nord, un programme passe-

4. Nelson Algren dépeint avec précision et vigueur la vie des Polonais du quartier nord-ouest de Chicago, à travers un héros, Bruno Bicek, dit « Bruno le gaucher », boxeur rêvant du championnat du Monde, dont les démêlés avec la police et ses pairs lui vaudront l'emprisonnement, la haine et la vengeance. Nelson Algren, *Le matin se fait attendre*, Paris, Gallimard, col. Du Monde Entier, 1950.

partout annonçait les représentations : « *Exercices sensationnels d'acrobatie; tours d'adresse et de prestidigitation; hypnotisme; transmission de pensée; boxe anglaise et française.* » Ces galas de boxe firent sortir Valsac et le grand Carpentier de la mine de houille pour entrer au club local au nom évocateur : « La Régénératrice. » Sortir soi-même de la mine; sortir sa famille du dénuement; se faire respecter et faire respecter son milieu, sa communauté, son ethnè sont les traits saillants de la volonté combattante. Quand un Gitan boxe, les milieux gitans se sentent concernés et viennent défendre leur petit; quand un Juif boxe à Paris, les milieux du Sentier se mobilisent pour le soutenir. Chaque petite ville de France possède son boxeur, issu des dockers, des marins pêcheurs, de la marine marchande, et qui, même battu régulièrement au combat, est une figure connue et reconnue. On l'identifie et on le respecte, lui et sa communauté, même lorsque les échecs se succèdent régulièrement. Xavier a connu dans ses 30 derniers combats 30 défaites. « *Quand on devient le gibier pourchassé, traqué, cerné, chaque coup vous atteint, vous affaiblit un peu, mais comment faire autrement pour échapper à son sort*<sup>5</sup>. » Il est malgré cela un boxeur courageux ayant une forte aura dans son bourg, pris dans une sorte de défaite-victoire de petit puncheur.

Echapper à son sort et à son milieu n'est pas réservé au seul champion, même en étant toujours battu et tout en cultivant l'espérance d'un miracle; le seul fait de monter sur le ring est une promotion. La défaite ne marque pas l'homme au fer rouge, loin s'en faut. On ne la redoute pas, on ne l'évite pas à n'importe quel prix. Les combattants s'y engagent parce que les marques physiques valent mieux que les marques sociales. C'est un échange de marques qui s'opère<sup>6</sup>, monnayable à travers la combativité, elle-même jouant sur la frontière entre violence spontanée et violence sportive, entre

5. « *Projeté dix fois à terre au cours d'un combat, il se relevait dix fois étourdi, saignant, lamentable à voir, mais serein, plein d'espoir, et sans que l'idée d'une défaite possible fût venue l'effleurer un seul instant.* » Louis Hamon, *Battling Malone, pugiliste*, Paris, Grasset, col. Les cahiers rouges, 1921, p. 91.

6. Une transaction, dirait Goffman.

lutte contrôlable et dangerosité possible du sujet; entre coup légitime et coup interdit, entre l'apaisement et la culpabilité<sup>7</sup>. La douleur, dans ce contexte, devient un dopant et se transforme en apaisement, soulageant alors la culpabilité de frapper.

Mais quelle est la différence entre ce qui se passe dans une bagarre de rue et un combat de boxe? Les sentiments cultivés par les protagonistes sont-ils vraiment différents, peuvent-ils être différents? Le regard public feint de le croire en opposant la haine sauvage contre la haine civilisée; la rixe sérieuse contre le combat prenant forme de jeu; la perte de contrôle de soi contre le contrôle de soi; le coup proscrit contre le coup attendu; la proximité non voulue de la mort contre une proximité calculée<sup>8</sup>. Le combat physique est difficilement accepté parce qu'il présente un homme non civilisé, bien loin des conditions de félicité, pour qui on a du mal à concevoir une humanité puisqu'il perd la tête dans ce frisson bestial. Pourtant, sous les apparences du jeu et du sport, les ressorts du combat sont identiques: une haine farouche et une tragédie où l'individu sauve l'image de son milieu d'origine et en même temps « sauve sa peau ». Sous les apparences du jeu sportif, léger et régleménté, le sens du combat personnel dessine une arrière-scène de haine raciale et de petits drames.

C'est le sentiment d'injustice, de mauvais traitements, d'ostracisme, et par extension de mauvaise naissance qui pousse au combat. Dès lors se pose la question de comment passer d'une mauvaise naissance à une renaissance sociale, ou plus exactement, comment retourner une mauvaise naissance en une force identitaire?

Comment être noir sans être un simple noir?? Comment être pauvre économique sans être un simple pauvre? Comment être migrant sans être un simple migrant? Seule une victoire

7. Alain Ehrenberg, *Aimez-vous les stades?*, Paris, Recherches, 1980.

8. A. Ehrenberg, *op. cit.*

9. « C'est dur d'être noir. Vous n'avez jamais été noir? je l'étais autrefois, quand j'étais pauvre »; Larry Holmes, ancien champion WBC des lourds, cité par Joyce Carol Oates, *De la boxe*, Stock, 1988.

au poing – publique – ne reposant sur aucun statut, peut l'offrir. Cette identité sociale du combattant ne peut exister que divulguée dans un espace public, comme lieu de traitement du sens du combat, comme échangeur d'empreinte. Dans cet échange, c'est le sens du combat qui est travaillé et réinterprété, où chaque lutteur trouve, dans le prolongement du regard public et dans l'écho local qu'il rencontre, la naissance d'une histoire de héros – même battu – et ce faisant un possible retournement du stigmaté.

### *Des Anges déchus*

Pour attirer le regard public sur une mauvaise naissance, il faut afficher son origine populaire et ses malheurs, son destin condamné d'avance et subissant le miracle de la reconnaissance des poings. Plus l'origine est misérable, plus la réussite sera visible et estimable. Imaginez-vous un petit entrepreneur, un informaticien, un notaire, ou nous-mêmes sur un ring? Impossible! Un combattant doit être marqué par la haine.

Écoutons la brève histoire de Battling Siki, né à Saint-Louis du Sénégal en 1900, rêvant à 8 ans, sur les quais du port. Une danseuse venant d'Amérique du Sud se prend d'amitié et d'affection pour l'enfant, propose de l'emmener avec elle en Europe. L'enfant part sans prévenir ses parents qui le croient mort noyé dans le port. La danseuse leur écrira deux mois plus tard, qu'elle se charge de l'élever et de l'instruire. Mais la danseuse qui doit signer un engagement pour l'Europe centrale confie le jeune Siki au propriétaire de l'hôtel où ils étaient descendus à Marseille. A 13 ans, Siki part pour Toulon s'entraîner à la boxe, tout en étant plongeur de restaurant. Son premier combat à Grasse lui permet de toucher une bourse de 350 francs. Il s'engagera chez les fusiliers-marins, où le ring tient bonne place. Sa carrière débutera ainsi, par un simple conte de fée.

### *Autre conte de fée*

Patrick Malone, malgré l'origine irlandaise qu'indiquait son nom, était un enfant de l'East End de Londres.

« Sa mère, restée veuve de bonne heure, avait épousé en secondes noces un charretier qui la battait copieusement, elle et les enfants de son premier mari... Elle s'entendait fort bien à se défendre et même parfois à prendre l'offensive quand une dose généreuse de gin, le samedi soir, lui donnait l'humeur belliqueuse.

Mais les enfants, dont Patrick, l'aîné, n'avait pas 11 ans à cette époque, ne pouvaient guère que se sauver, évitant tant bien que mal les coups de boucle de ceinture ou fuyant la maison, allant dormir dans un hangar voisin sur de vieux sacs disposés dans une voiture à bras. Cela durait du samedi soir au lundi, chaque semaine. Quarante-huit heures de beuverie et de coups. Malone apprit à connaître l'East End et les docks mieux qu'aucun détective; il resta parfois une année entière sans coucher dans un lit; il porta un veston troué à même la peau, un melon trop grand pour lui et irrémédiablement défoncé, se chaussa de souliers d'homme dont les semelles rattachées avec des ficelles l'abandonnaient plusieurs fois par jour. Il vendit des journaux, cira des bottes dans Algate, porta des valises aux alentours de la gare de Fenchurch Street, tint la tête des chevaux devant les *public houses*. Il se nourrit de bananes gâtées ramassées dans le ruisseau devant les boutiques de fruitiers, de trognons de pain rassis, de rogatons de toutes sortes <sup>10</sup>. »

### *Sacré taudis*

C'est dans le quartier du Bronx à New York, un amas de taudis enchevêtrés et reliés par des passerelles métalliques ou des échelles d'incendie, que Jack La Motta est né en 1921.

« Jacob fréquente assidûment l'école de la rue. Mais les policiers new-yorkais n'apprécient guère ces assises permanentes où, tout comme à Naples, on y enseigne l'art et la manière de survivre dans des impasses. Et un jour Jacob, pourchassé par des *cops* subitement fait front et entraîne ses camarades dans la voie de la révolte. Cette bagarre avec les

10. *Op. cit.*, *Battling Malone Pugiliste*.

représentants de la loi, qui aurait pu se terminer dans une maison de redressement comme ce fut le cas pour Rocky Graziano, va au contraire aiguiller La Motta sur la voie de la sagesse. Pendant l'affrontement, un policier d'origine italienne et ami de son père, a la bonne idée de le conduire au domicile familial plutôt qu'au poste. Puisque, dit-il, Jack avait fait preuve d'un tempérament de battant, autant aller assouvir son agressivité dans une salle de boxe plutôt que dans de futurs affrontements avec la police où il avait tout à perdre. Le sermon ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd; Jack La Motta n'était pas un révolté mais au contraire un positif et dès ses premiers combats, il comprend que seule la boxe peut lui ouvrir les portes cadenassées donnant au-delà de la misère <sup>11</sup>. »

Ces histoires sont nécessaires à l'alchimie transformant le stigmaté de la naissance à l'égalité du ring. Se « faire par soi-même » à l'image de l'autodidacte, faire la preuve de son malheur, avec goût du détail, dans un populisme déchaîné, c'est simplement nous rappeler que la pauvreté s'échange par la violence contre de l'argent; que l'angoisse de la mort se monnaie; que la boxe est une dérivé historique de la pauvreté tout autant que des migrations.

Le haut lieu de cette rencontre, c'est l'éternelle institution militaire. Toutes les armées du monde ont toujours su monter leur ring, pour opposer nouveaux et anciens, régiments de terre contre régiments de marine, compagnies contre compagnies, permettant une émulation populaire de chaque corps et ouvrant à des bénéfices matériels substantiels. C'est le seul sport autorisé en temps de guerre <sup>12</sup>, il permet de sélectionner les plus courageux. En étant le dernier maillon de la hiérarchie sociale, venant d'un pays pauvre, le boxeur accepte de monter sur le ring parce qu'il représente enfin une scène de justice sociale: de poids, de temps de combat et de règles vis-à-vis de son adversaire. Ce sont trois minutes de justice qui reposent sur le fait d'assumer l'entière responsabilité de ses actes et

11. Pierre Can Gioni, *La fabuleuse histoire de la boxe*, Paris, O.D.I.L., 1977.

12. Tous les films de guerre, et la denrée ne manque pas, en témoignent largement.

des coups que l'on reçoit. Impossible de garder son titre au chaud, comme un diplôme universitaire. Chaque titre du championnat doit se remettre en jeu, sinon c'est le déshonneur. Plus encore, il faut toujours rejouer son titre, et le plus vite possible, car le titre est monnayable<sup>13</sup>.

### *Construire sa réputation*

Chaque boxeur doit construire, parallèlement à la mise en scène du malheur, sa réputation de frappeur (coup lourd et lent) ou de puncheur (coup sec et rapide), tenir des propos hors et dans le ring qui font mouche sur l'adversaire, disputer le droit au titre contre des migrants de toutes sortes, feindre l'ignorance et s'imposer dans les derniers rounds, changer toujours de stratégie pour ne pas être découvert, créer l'inattendu. La boxe est affaire de flux et d'influx nerveux, extrêmement cérébrale, un monde de petites feintes et de crochets gauche invisibles, où penser une chose et en faire une autre est tout un art, au même titre que les échecs.

Aussi les surnoms ne sont pas anodins dans la force des réputations : *L'assassin du Michigan*, dont les poings sont lents et lourds; *Le bombardier Marocain*; *Le géant de Galvestone*; *Le tonnerre de l'Illinois*; *Criqui la gueule cassée* : une balle avait fracassé son maxillaire inférieur, dont certains assurent qu'il dut à cette blessure le secret de son punch, contraint qu'il fut de trouver la parade face à des adversaires qui s'acharnaient sur sa mâchoire fracturée.

Ils étaient chaudronnier ou travailleur agricole, forain ou marin, docker ou mineur, pantomime ou écuyer, marchand à la sauvette ou tourneur ajusteur à Belleville, cireur de chaussures, quartier-maître ou mécanicien dans la marine; fruit de l'émigration comme des apaches des années vingt. Construire sa réputation, c'est tenter de retourner le destin, en changeant de nom comme Cassius Clay qui appartient maintenant au

13. Le règlement oblige à rejouer son titre sous six mois ou un an. Et bien sûr, plus vous attendez cette échéance, plus votre titre peut se dévaloriser monétairement, puisque l'on peut penser que vous vous êtes affaibli physiquement.

groupe des musulmans noirs, se fait appeler Mohamed Ali et est respecté de tous. De même Ray Robinson est un nom emprunté à un de ses amis boxeurs lorsqu'il n'avait que 15 ans, et qu'il voulut demander une licence officielle pour combattre, alors que l'âge légal était de 17 ans.

### *De la bagarre de rue à la boxe*

Traditionnellement, l'histoire généalogique nous montre un lent et vigoureux dressage de l'homme, un passage de la « brute épaisse » à l'homme discipliné, une reconversion des révoltes de rue aux techniques de combat bien dominées, de l'archaïque coup porté au visage à l'art du coup retenu, du minable instinctif à l'athlète des stades<sup>14</sup>. Tout un débat qui oppose aujourd'hui full-contact au karaté, boxe thai et judo, avec cette éternelle alternative : faut-il porter les coups jusqu'au bout des lèvres de la mort? ou bien créer de multiples règles pour un art du coup retenu, comme au karaté? Du point de vue de l'Etat éducatif, la boxe doit absorber les « hooligans » à Moscou, les « teddy boys » à Londres, les « loubards » à Paris, bref, toutes les petites frappes du monde. Elle doit donc être la plus réglée possible, la plus neutralisée. Pourtant, à cette lente pacification des arts de la guerre ne correspond pas une totale docilité des êtres<sup>15</sup>.

Le passage de l'être asocial à l'être social et socialisé est empreint de rapports de race et investi de valeur raciale. Entre la bagarre de rue analysée comme faiblesse humaine et l'art du ring rabattu sur la pure technique subsiste un autre élément. Ce n'est pas le plus entraîné qui se sort d'un combat mais celui qui ne se pose pas la question : « Mais qu'est-ce que je fais là? » Et si l'homme n'a pas l'ombre d'un choix, si la haine raciale est puissante, si le sentiment d'injustice est au bout des gants, il s'accroche davantage, jusqu'au massacre, sans lever les bras, sans abandonner et sans désertier. C'est ce

14. A. Ehrenberg, *op. cit.*

15. Cf. l'histoire d'Olivier Winemiller, nouvelle : La statue mutilée, dans *Le boxeur manchot*, Tennessee Williams, col. 10/18, domaine étranger.

courage qui est consacré dans la bagarre de rue <sup>16</sup>. A l'inverse, celui qui lève les mains pour arrêter le combat prématurément est définitivement condamné par la salle et l'opinion publique. Derrière son héros, le public revit l'enfance meurtrière de la race.

### *Approcher la mort*

La meute guerrière, comme l'analyse Elias Canetti, doit aller jusqu'au bout : la fatigue, le sang <sup>17</sup>, la mort. Comme en temps de guerre, mieux vaut se faire massacrer et combattre jusqu'au bout. C'est l'angoisse de la mort qui l'emporte, meute contre meute, avec la même intention sur l'autre : l'anéantissement total et l'assassinat <sup>18</sup>. L'homme est un animal guerrier, durant trente ou soixante minutes, appartenant à une meute guerrière : le regard de son public. Sans cette approche de la mort, il n'y aurait rien, comme dans ces insipides combats de karaté, où l'on ne voit que des robots à la technique pure, sans un mot sinon accompagnés de cris puissants que l'on confond aisément avec des crissements de pneus, où l'on ne voit pas de vainqueur ni de vaincu, sauf à chausser les lunettes du spécialiste. A l'opposé, le combat de boxe exige un homme à terre, qui ne peut plus se relever et un vainqueur qui puisse goûter « l'instant de survivre comme instant de puissance;

16. « Le public de Whitechapel fait fi de la science pugilistique et de l'adresse; ce qu'il veut voir, c'est le simulacre réaliste de la rixe, l'ardeur au combat de deux hommes aux fortes charpentes qui voient rouge et échangent de sauvages horions, tombent, se relèvent, retombent et se relèvent encore avec un farouche et magnifique entêtement, tant qu'un vestige de force leur reste. » Louis Hamon, *op. cit.*, p. 22.

17. « A la fin du round, le masseur noir de Baby murmura " Tu mènes, Baby! " Wilana (l'entraîneur) lui avait bien recommandé de répéter ça sans arrêt, par principe, rien que pour qu'il y croie. " Il saigne pas ", rétorqua Baby du tac au tac, et il cracha dans le seau » Nelson Algren, *Le désert du néon*, Paris, Gallimard, col. Du Monde Entier, Nouvelle, Fais confiance à tante Elly, p. 60.

18. Elias Canetti, *Masse et puissance*, Paris, Gallimard, 1981, p. 103.

*l'effroi d'avoir vu la mort se dénouer en satisfaction; puisque l'on n'est pas soi-même le mort... Survivant, chacun est l'ennemi de l'autre, toute douleur est petite, mesurée à ce triomphe élémentaire* <sup>19</sup> ». La magie du combat repose entièrement sur le risque de mourir, et c'est pour cette raison qu'il est un transformateur de stigmaté.

Passion d'un instant, longuement préparée dans l'insulte, traversant toute l'histoire des combats, la haine vise avant tout le sale Nègre, le sale Juif, le Nègre jaune, et met en condition les adversaires. C'est un rituel préparatoire à la lutte. Comme le note Genet, « avant d'en venir aux mains, ou aux armes, les voyous palabrent longtemps. Ce n'est pas à un apaisement du conflit qu'ils s'essaient, ils s'excitent pour le combat » <sup>20</sup> ».

Le combat n'est pas une pure lutte technique, c'est un duel cherchant des raisons extérieures pour se justifier, où tout est démesuré, le Noir contre le Blanc de « Rocky I »; le Noir contre le Russe de « Rocky II », ce looser qui devient quelqu'un dans une puissante mythologie afin « de triompher à nouveau et de rétablir notre suprématie menacée dans ce sport qui est et doit rester l'apanage de la race anglaise » <sup>21</sup> ».

Ce rapport de race a débuté très tôt, en 1909, avec Johnson, premier champion du monde de couleur, venu des spectacles de foires à San Francisco. Sa victoire fit délirer les supporters blancs qui cherchèrent désespérément des combattants blancs, pour redonner le titre mondial à leur race. Durant sept ans, Jack Johnson resta invincible, réussissant à dissuader les Blancs de boxer contre un noir, faisant le vide autour de lui. C'est ainsi que peu à peu le sale Nègre devint le bon Noir, et que s'opéra la vengeance de l'homme noir contre le règne du Blanc <sup>22</sup>.

Aujourd'hui la mythologie s'est tournée vers un autre

19. Canetti, *op. cit.*, p. 241.

20. Jean Genet, *Le journal d'un voleur*, p. 68.

21. Confirme le barquier Rubinstein, organisateur de combat en Angleterre. *Op. cit.*, *Battling Malone Pugiliste*, p. 16.

22. « Car chez nous (les supporters) survivait l'instinct profond que les triomphateurs de ce soir-là appartenaient pourtant à une race inférieure, et que leur succès n'était qu'un incident fâcheux du sort qui ne devait pas avoir de lendemain. » Louis Hamon, *op. cit.*, p. 13.

continent, l'Amérique du Sud : le Brésilien et surtout le Mexicain sont les nouveaux ennemis, avec certains pays asiatiques pauvres comme les Philippines ou la Corée. Dans ces pays, les boxeurs chaussent les gants dès 10 ans, et vers 16 ans passent la frontière vers les Etats-Unis pour provoquer des combats, lancer des paris, « chercher noise », dirions-nous. Revenir avec quelques poignées de dollars, une réussite sociale partielle, et c'est l'avenir vague mais superbe qui s'ouvre au pays, plein d'argent et d'honneurs.

La boxe vogue ainsi de continent en continent, de déclassés en déclassés, revenant parfois en Europe, comme en Angleterre, où la fermeture des mines incite à rouvrir les clubs de boxe; tandis qu'à Paris, la recherche de l'homme puissant et combatif, « *garçon de la race des bull dogs* » qui a envie de se faire taper dessus, se drague dans les espaces migratoires : Juif pied-noir, Yougoslave, Nord-Africains, non loin de la rue du Faubourg-Saint-Denis, où se distribuent sur cinq cents mètres les salles de boxe et les salles d'entraînement. Parions que l'Europe, apprenant à s'appauvrir, connaîtra de nouveaux flux migratoires jouant sur ces combats afin d'acquérir, dans le prolongement du regard public, cette fameuse ceinture magique où s'imprime l'ultime consécration de « *champion in the world* ».

Jean-François LAÉ